

Fête de la Sainte Famille de Jésus, Marie et Joseph. Année C.
Dimanche 30 décembre 2018. Luc 2, 41-52.
Notre Dame du Rosaire – Les Lilas

1^{ère} lecture : Les problèmes de fécondité peuvent casser un couple. Anne a galéré dans la prière pour ne pas se faire rejeter par Elcana et avoir un enfant. Du coup, plus que les autres femmes habituellement, elle ressent que l'enfant n'est pas seulement le fruit naturel de son couple mais est radicalement un don de Dieu. Cela a été tellement fort qu'elle décide de donner son enfant à Dieu : « *Le Seigneur me l'a donné, à mon tour je le donne au Seigneur.* » Comme elle va être séparée de son enfant, elle ne monte pas tout de suite avec son mari pour la prière de reconnaissance, elle attend que l'enfant soit sevré (à trois ans, comme l'âge du taureau qu'elle offre), c'est-à-dire qu'elle en profite le plus possible. L'enseignement de cette histoire est double. D'abord, dans la Foi, nous avons deux sources : nos parents, mais aussi Dieu. Et nous sommes redevables aux deux, à nos parents et à Dieu. Mais aussi, la mission de la famille est d'envoyer les enfants dans le monde et non pas de les retenir indéfiniment.

2^{ème} lecture : Jean nous situe tout de suite dans notre dette vis-à-vis de Dieu : c'est lui qui nous aime le premier et le plus ; et nous sommes, avant tout, ses enfants à Lui. C'est une attache invisible et mystérieuse mais qui est amenée à se voir de plus en plus si nous vivons dans l'amour les uns les autres et dans l'amour de Dieu. En effet les enfants ressemblent à leur Père. Cela peut se voir plus ou moins, mais, si c'est le commandement de l'amour qui nous fait grandir, mûrir, devenir ce que nous sommes, nous serons, sur la fin, vraiment ressemblants à notre Père.

Évangile : Luc conclue, avec cette scène, les deux chapitres qu'il a rajoutés à son texte comme pour dire que tout ce qui s'est passé pour Jésus était déjà contenu dans les événements de son enfance. Ces deux premiers chapitres commencent et se finissent à Jérusalem, comme tout l'Évangile de Luc commence et se finit à Jérusalem. Et Luc termine cette partie de son Évangile par une fête de la Pâques comme son Évangile se termine le soir de Pâques.

La famille monte à Jérusalem pour chaque Pâque, en pèlerinage, c'est-à-dire en caravanes de pèlerins, ce qui permettait de s'entraider et d'éviter les voleurs qui détraquaient les pèlerins.

Mais comme Jésus a douze ans, c'est aussi sa Bar-mitsva. Après cette prière Jésus est considéré comme adulte et, sur l'esplanade du Temple, il change de parvis. Il n'est plus sur le parvis des femmes et des petits enfants, il passe du côté de Joseph sur le parvis des hommes. De plus, adulte, il peut se balader partout tout seul et aller voir toutes les écoles bibliques et théologiques qui accueillent sur le bord de l'esplanade, avec tout ce qu'il faut pour manger et dormir et y rester plusieurs jours. Jésus ne s'est pas perdu, il a pris son indépendance, comme la loi le lui autorise. Quand la caravane des pèlerins repart, c'est aussi tout à fait normal que Joseph et Marie pensent que Jésus est dans la caravane avec d'autres membres de la famille.

Jésus, comme nous tous, est bien à la fois l'enfant de Joseph et de Marie et aussi l'enfant de Dieu, notre Père à tous.

Sauf que nous n'en prenons pas conscience bien vite, si seulement nous en prenons vraiment conscience !

Mais Jésus a vécu à fond sa Bar-mitsva, et en a pris pleinement conscience.

Luc pour bien montrer que cet évènement annonce tout ce qui va se passer dans la vie de Jésus, sa passion et le troisième jour sa résurrection, souligne que cette perte de ce recouvrement de Jésus par Marie a duré trois jours. C'est le troisième jour que Marie et Joseph retrouvent Jésus.

Le cordon ombilical qui rattache une maman à son enfant n'est pas coupé seulement une fois. Mais, psychologiquement, c'est une épreuve qui se reproduit plusieurs fois dans la vie, chaque fois que son fils lui est arraché par les évènements, ou qu'il part de lui-même. « *Nous avons souffert* » dit Marie, mais elle n'en a pas fini de souffrir et de perdre son enfant. Elle fait bien de garder tout ça « *dans son cœur* » pour devenir plus forte et se préparer à tout ce qui va arriver.

C'est peut-être en cela que cette famille atypique peut enseigner quelque chose à toutes nos familles. Si les familles sont un lieu de naissance et de croissance, elles doivent être aussi un lieu de départs et d'envois vers les autres.

Les couples qui commencent une famille parlent tout naturellement de leur projet en disant : on veut « *avoir des enfants* ». Je dénonce cette expression. Je raye le mot « *avoir* » et je raye le mot « *enfant* ». Le métier de parents n'est pas d'avoir des enfants, mais d'envoyer des adultes vers leurs frères. Avoir des enfants fonctionne plutôt assez vite et bien, mais former des adultes et leur apprendre à aller vers les autres, est peut-être le métier le plus difficile du monde et celui pour lequel, il n'y a pas assez de formation. Il ne s'agit pas de simplement nourrir les enfants, ni simplement de les instruire, mais de les rendre aptes à la relation avec les autres. Dans l'anthropologie biblique, l'homme n'est pas seulement un animal supérieur, il est aussi capable de relations d'amour et de se construire en grande famille humaine, dans un amour les uns les autres, à l'image de l'amour de Dieu pour nous.

La famille peut ainsi être le lieu de nous extraire de nos instincts originels égoïstes. Le lieu de mise en place de relations de connaissance et d'amour les uns les autres. Le lieu d'élargissement de nos relations en intensité et en extension à l'échelle de toute l'humanité. Et un lieu de maladies des relations et de guérisons des relations.

La famille peut-être une communauté de services mutuels ou chacun reçoit et donne, se reçoit et se donne. Un lieu de circulation de l'amour.

Une famille ne se juge pas au départ mais à l'arrivée. La Sainte famille se juge à ce qu'est devenu Jésus.

Une famille se juge à l'envoi vers les autres, c'est ça sa vraie fécondité.

L'archétype est l'envoi Trinitaire. Le Père envoie le Fils au souffle de l'Esprit. L'Esprit précède, accompagne et achève l'envoi du fils vers tous les hommes pour en faire ses frères et des enfants du Père.

Nous sommes tous invités à participer à la mission du Fils, à aimer et relier tous les hommes.

L'Église est une famille qui a cette mission pour ses enfants... vers les autres.

La famille de Jésus avait toutes les difficultés pour exploser et se défaire : Joseph n'est pas le vrai père ; avant même la naissance, il faut migrer vers une autre région ; et, quand Jésus est né, il faut migrer vers un autre pays. Le tout dans des conditions de niveau de vie handicapantes. Et dans un pays sous occupations militaire.

Ce qui fait la force d'une famille dans de telles conditions, c'est la priorité donnée à l'enfant comme but du couple. Le renoncement à tous les égoïsmes, soit de chaque partenaire, soit du couple replié sur lui-même. Quand tout est fait pour l'enfant, le couple reste soudé et fort. En cela la famille est un lieu d'épreuves et de victoires.

La famille n'est pas seulement le lieu de la naissance physique de l'enfant, ce qui peut être contourné par les technologies actuelles et futures. La famille est la cellule de relations à trois qui permet la naissance d'un petit d'homme comme une « personne humaine » en relation. Quand l'enfant vient de naître, il est encore comme une partie de sa mère, fusionnel avec elle comme il l'était dans le ventre. L'intrusion d'une autre personne, le père dans le meilleur des cas, dans l'univers du bébé, lui fait réaliser qu'il est « autre » que sa maman et qu'il est aussi relié à une troisième personne, son père. Ce sont ces relations à trois qui permettent à l'enfant de se reconnaître comme un « je » devant un « tu » et un « il ». C'est la naissance relationnelle de l'enfant comme une personne humaine unique et n'appartenant ni à l'un ni à l'autre de ses parents. En l'absence du père, il faut que d'autres personnes jouent ce rôle de tiers pour faire « naître » l'enfant, si non il en gardera un retard relationnel pour aller vers les « autres ».

Le minimum de personnes en relations pour permettre à chacune de s'épanouir sans se sentir possédée est trois.

Ceci se retrouve dans toutes les relations humaines. Chaque fois qu'une personne ou un groupe se replie sur lui-même en excluant les autres, les tiers, il entame un déficit relationnel qui le diminue comme personne humaine. Et aucune personne n'appartient totalement ni à un groupe humain, ni à l'humanité comme groupe totalisant, mais appartient aussi toujours à un « Autre ». Et cet « Autre » ne nous possède pas, ce serait une vision panthéiste, ou un rapport d'inféodation idolâtrique. Le Dieu de la Bible nous envoie à distance et en face de Lui pour nous proposer une alliance libre et réciproque.

Dieu lui-même, unique, n'est vivant et personnel que comme famille trinitaire ou chaque personne se reçoit et se donne à égalité.

Les NOMS que nous donnons à chaque personne divine pour la liturgie ne sont pas des noms qui diraient des relations entre eux, et du coup inégalitaires. Ce ne sont que des noms qui disent leur relation avec nous et leur mission à chacun, pour nous. Dieu est notre Père pour nous. Jésus est notre frère pour nous faire devenir enfants (Fils) du Père. Et l'Esprit Saint est notre Ami, ce tiers, qui nous envoie vers l'« autre », comme chaque personne est tournée vers l'autre au sein de la Trinité.

Les familles terrestres sont à l'image de la famille Trinitaire.

Les familles ne se jugent pas au commencement mais à l'arrivée.

La sainteté (c'est la fécondité de l'amour) se mesure à l'étendue et à l'intensité des amitiés dans la famille humaine.

La famille de « Jésus-Marie-Joseph » est sainte car elle est devenue toute l'Église d'aujourd'hui et de demain.

Père Jean-Marc DANTY-LAFRANCE